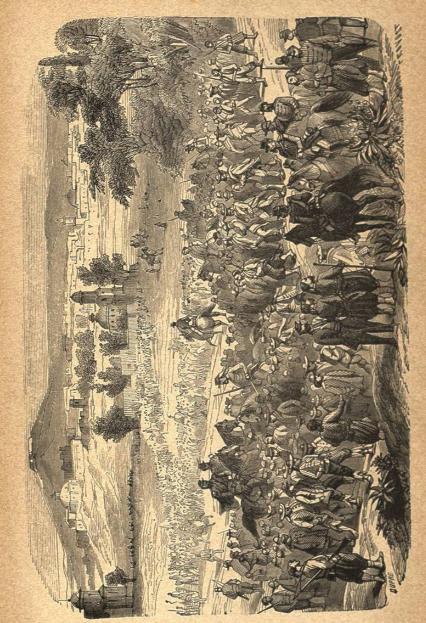
pluies, déployant une remarquable activité, poursuivit impitoyablement les bandes; mais la résistance s'éternisait dans ce pays si favorable à la petite guerre et si bien disposé en faveur des libéraux.

Porfirio Diaz faisait des progrès constants dans l'Oajaca, où, après son évasion, il avait recommencé la lutte avec un petit nombre d'hommes. Quant au Guerrero, Alvarez était maître absolu du pays, et le général impérialiste Montenegro ne se maintenait dans Acapulco qu'à force d'énergie, sans solde ni vivres. Bloquée étroitement du côté de terre, sa garnison, qui au début comptait 750 hommes, n'en avait plus que 320, dont à peine 300 valides! Elle en avait perdu 260 par les maladies et 170 par la désertion. Un bâtiment de la marine française, qui se trouvait en rade, lui procurait des vivres et des munitions.

L'évacuation commençait également dans les provinces du nord-est. Le 62º de ligne, comme nous l'avons vu, était chargé, à lui seul, d'occuper les deux provinces de Sonora et de Sinaloa, ou pour mieux dire, les ports de Guaymas et de Mazatlan. Le général Landsberg, commandant les troupes mexicaines impériales de la Sonora, fortes de 1,800 hommes, et appuyé par les bonnes dispositions des Indiens, parvenait à maintenir le pays dans l'obéissance. Les Indiens Opatas et leur chef Tanori occupaient la Magdalène, Urès, etc., et tenaient parlout les libéraux en échec. La garnison d'Alamos, forte de 400 hommes seulement, attaquée par un ennemi numériquement très supérieur, avait perdu la moitié de son monde en se défendant avec vigueur, le 7 janvier 1866. La ville d'Hermosillo fut enlevée, le 3 mai, par Moralès et Pesquiera, malgré la résistance énergique de la population et de la garnison forte de 300 hommes; un grand nombre d'habitants, dont 37 Français, furent massacrés. La ville fut réoccupée par les forces impériales, les libéraux y revinrent le 4 juin, et furent chassés de nouveau deux jours après. L'ordre d'évacuer la Sonora étant arrivé, la colonne française quitta Hermosillo dans le mois de juin; un grand nombre de familles s'enfuirent derrière elle. Enfin, le 15 septembre, les dernières troupes de la garnison de Guaymas furent embarquées sur les bâtiments de l'escadre. Le général Landsberg s'efforça de conserver la province à l'empire, il fut battu et tué à Tecolepo.



A GARNISON DE PUE 3LA SE REND A DISCRÉTION

L'ennemi s'empara d'Urès et d'Hermosillo, où il commit de nouvelles atrocités, il reprit enfin possession de Guaymas. L'indien Tanori continua, sans espoir de succès, la guerre de partisans, il fut fait prisonnier et passé par les armes. Tous ceux qui avaient favorisé l'intervention française furent affreusement maltraités par la réaction. La garnison de Guaymas fut débarquée à Mazatlan, où, pendant la même période de temps, de nombreux combats avaient eu lieu dans les environs de la ville.

Dans le Sinaloa, Corona, l'auteur du massacre de Veranos, était toujours maître du pays; il entourait Mazatlan avec ses bandes. Lozada, dont l'influence contre-balançait la sienne, au lieu de venir le combattre, restait dans le territoire de Tepic, où son autorité était incontestée, tandis qu'il ne s'entendait pas du tout avec le général Rivas, chef des troupes impérialistes de Mazatlan. A plusieurs reprises, Corona, pendant le mois de janvier et au commencement de février, tenta un coup de main contre la ville de Mazatlan et fut repoussé. Lozada ayant enfin consenti à rentrer en campa gne, le colonel Roig, commandant supérieur, fit sortir le commandant de Locmaria, le 18 mars, avec quatre compagnies françaises, 500 Mexicains et quatre pièces. Cette colonne se dirigea sur le Presidio, qui fut enlevé le 19 mars. Corona vint alors attaquer la position avec 2,500 fantassins, 500 cavaliers et 9 canons, il fut repoussé après une lutte acharnée, renouvela son attaque le lendemain, et fut encore repoussé avec des pertes considérables. De son côté, Lozada, parti de Tepic, le 21 mars, avait battu Perfecto-Guzman, le principal lieutenant de Corona, à Guajicori; mais ne recevant pas du général Rivas l'argent qu'il demandait pour payer ses troupes, il rebroussa chemin. Corona voyait chaque jour grossir ses forces; il attaqua, le 6 mai, à la tête de 1,800 hommes, le commandant de Locmaria au bivouac de Baron, sur le Rio-Mazatlan. Il fut repoussé par un vigoureux mouvement à la baïonnette, suivi d'une belle charge de chasseurs d'Afrique, et perdit deux canons avec une centaine de morts et de blessés.

Le 7° bataillon de cazadorès fut formé, comme nous l'avons vu, à Mazatlan, avec les éléments fournis par le 62° de ligne, mais les éléments mexicains firent presque complètement dé-

faut; une compagnie de ce bataillon prit part, le 12 septem bre, au combat de Palos-Prietos, un des plus acharnés om aient été livrés au Mexique. Le poste de Palos-Prietos était inquiété presque tous les soirs par les troupes de Corona, Ce poste, occupé par 210 hommes et par une compagnie du 7º bataillon de cazadorès, fut attaqué, dans la nuit du 11 au 12. par 2,000 fantassins et 1,000 cavaliers. Pendant une heure on combattit corps à corps; les défenseurs du poste, enveloppés de toutes parts, allaient succomber, lorsqu'une colonne de secours accourut de Mazatlan. Un escadron de chasseurs d'Afrique, commandé par le capitaine Adam, se précipitant avec ardeur, ouvrit le passage au renfort, mais le combat reprit avec plus d'acharnement. Le capitaine Adam, avec cinquante chasseurs d'Afrique et soixante cavaliers mexicains, se lanca furieusement sur l'ennemi et resta maître du terrain après avoir perdu 23 tués et 50 blessés. La perte de l'ennemi fut évaluée à cinq cents hommes. La décomposition rapide des cadavres obligea le colonel Roig à rentrer, le lendemain, dans Mazatlan avec toutes ses troupes. Le 18 septembre, la garnison fut renforcée par le bataillon du 62º et les autres troupes revenant de Guaymas; mais prédisposées par leur séjour sous un climat malsain, ces troupes furent fortement éprouvées par les fièvres, et grossirent le nombre des malades plus que celui des combattants.

Telle était la situation lorsque le général Castelnau, envoyé en mission par l'empereur Napoléon III, débarqua au Mexique. De plus en plus inquiet de ce qui se passait, impuissant à découvrir la vérité au milieu de toutes les correspondances qui lui étaient communiquées et dans lesquelles les officiers donnaient un libre cours à leur esprit de critique, ému surtout par les attaques persistantes du général Douay, qui, écrivant à son frère, le général Abel Douay, des lettres destinées à être lues par l'empereur, ne craignait pas d'avancer les faits et les appréciations les plus graves, Napoléon en était arrivé à se méfier considérablement du maréchal. « Le maréchal, disait le général Douay, ne vit que d'expédients pour fasciner les yeux de l'empereur et du gouvernement, qui ont, il faut en convenir, une crédulité à toute épreuve. Je ne serai jamais ni la dupe ni le complice du maréchal. J'ai affaire à un grand hypocrite, disait-il encore, et j'ai eu tout le temps de pénétrer la profonde ineptie militaire que dissimulent les apparences superficielles et le bagou qui ont fait nombre de dupes jusqu'à ce jour. • Beaucoup d'officiers généraux de valeur, tels que Lhériller et Brincourt, avaient quitté le Mexique; d'autres, comme le général Mangin, avaient été abattus par la maladie; il restait encore cependant les généraux Aymard, Jeanningros, les colonels Garnier, Clinchant, du Preuil, etc.

Dans l'état de perplexité où il se trouvait, il semble que Napoléon III n'avait qu'un parti à prendre, rappeler Bazaine; mais en même temps qu'il se méfiait des menées politiques du maréchal, il savait qu'effectivement lui seul, avant en main tous les fils du commandement, était capable de présider à l'opération difficile de l'évacuation du Mexique et de l'embarquement des troupes. Il s'arrêta donc à un moyen terme, présentant tous les inconvénients des solutions intermédiaires; il se résolut à envoyer en mission au Mexique un de ses aides de camp, le général Castelnau, dans le dévouement et le tact duquel il avait une entière confiance, et lui donna les pouvoirs les plus étendus, non seulement pour juger de l'état des choses au Mexique, mais encore pour les trancher, s'il le fallait, par la solution la plus radicale. Ce général avait, pour instruction principale, de préparer le rapatriement du corps expéditionnaire, de manière à ce qu'il fût terminé au plus tard pour le printemps de l'année 1867. Il pouvait retirer le commandement en chef au maréchal, avait droit absolu de contrôle et de veto sur toutes les mesures politiques, militaires et financières; en un mot, simple général de brigade, il était placé au-dessus d'un maréchal de France et d'un ministre plénipotentiaire. Sa mission était définie dans une note qui ne laissait aucun doute à cet égard : « Considérant la gravité des circonstances politiques et militaires au milieu desquelles s'exerce au Mexique l'action de la France, considérant les difficultés qui s'opposent à la prompte transmission de nos ordres, avons ordonné et ordonnons ce qui suit : Le général Castelnau, l'un de nos aides de camp, est chargé de faire connaître à Son Excellence le maréchal Bazaine, commandant en chef le corps expéditionnaire du Mexique, nos décisions concernant l'évacuation des troupes placées sous ses ordres, les dispositions à prendre pour effectuer cette évacuation à l'époque fixée, les opérations militaires qui précéderont et prépareront cette évacuation, la conduite politique à tenir et les mesures à prendre, dans le cas où la forme actuelle du gouvernement du Mexique viendrait à subir des modifications avant l'exécution. — Le général Castelnau est autorisé à connaître de toutes les mesures projetées par les autorités françaises au Mexique, tant diplomatiques que militaires ou civiles. Dans le cas où le général Castelnau trouverait lesdites mesures en opposition avec ses décisions, il est autorisé à s'opposer à leur exécution, et à cet effet toutes les autorités françaises au Mexique devront, sur sa réquisition écrite, obtempérer aux instructions qu'il leur donnera en notre nom, comme si elles émanaient directement de notre autorité, le général Castelnau étant censé agir ainsi que nous agirions nous-même. »

Le maréchal Randon était absent et suppléé au ministère de la guerre par M. Armand Béhic, quand la mission du général Castelnau fut décidée et quand la note ci-dessus fut signée; sans quoi il aurait soumis sans doute à l'empereur Napoléon des observations sur l'atteinte portée à la dignité de maréchal de France. Il ne s'agit pas ici de la personnalité de Bazaine, déjà décriée à tort ou à raison, mais de la haute dignité dont il était revêtu, et que les instructions données à l'aide de camp de Napoléon III abaissaient au grade de caporal. Le maréchal Randon, rentré à Paris, voulant sans doute corriger dans l'esprit du maréchal l'effet produit par cette mesure, et prévoyant qu'il serait tenté de donner sa démission, insistait en lui écrivant sur l'importance que le gouvernement attachait à voir l'homme dont la main habile et ferme pouvait seule mener à bien la délicate opération de la rentrée des troupes, conserver le commandement du corps expéditionnaire. Comment le maréchal Bazaine accepta-t-il cette situation fausse, équivoque et humiliante, qui lui laissait toute la responsabilité dans des événements dont le général Castelnau devait être le promoteur secret? S'il eût été un autre homme, il eût certainement brisé son épée le jour où la poignée de cette épée fut placée dans la main d'un agent secondaire, libre de la briser lui-même le jour où il le jugerait convenable et où il n'eût plus qu'à faire exécuter des volontés qui n'étaient pas les siennes. Pour tout dire cependant, on peut admettre qu'il se dévoua devant l'impossibilité de remettre à un autre l'exécution d'une retraite dont il avait lui-même marqué à l'avance toutes les étapes. Quoi qu'il en soit, le général Castelnau, parti de Saint-Nazaire le 17 septembre, débarqua à Vera-Cruz vers le milieu d'octobre. Il se dirigea immédiatement sur Mexico, croisa dans le village d'Ayotla l'empereur Maximilien, en route pour Orizaba, sollicita de lui une audience qui lui fut refusée, et arriva le 21 octobre à Mexico. Son espoir et celui de Bazaine résidaient dans l'abdication et le rembarquement de l'empereur Maximilien. Celui-ci était évidemment décidé à cette mesure extrême. Maximilien s'était montré très sombre pendant le voyage de Mexico à Orizaba. Il était parti le 21 octobre, à deux heures du matin; son cortège se composait de trois voitures escortées par deux escadrons de hussards autrichiens et par des gendarmes hongreis; il était accompagné de son confident et conseiller du moment, le Père Fischer, du ministre de Arroyo, du colonel Kodolich et du docteur Basch. Arrivé le 21 au soir à l'hacienda de Zoquilapa, il écrivit au maréchal une lettre pour lui annoncer l'envoi de documents importants destinés à rester réservés jusqu'au jour qui devait être indiqué par le télégraphe. Les jours suivants, Maximilien ne s'arrêta pour coucher que dans les presbytères. La présence de bandes juaristes ayant été annoncée du côté d'Oajaca, l'escadron rouge de la contre-guérilla vint flanquer la marche du cortège à partir d'Acultzingo. L'empereur descendit à pied, enveloppé d'un long vêtement gris et coiffé d'un sombrero blanchâtre, les lacets des défilés des Cumbres, et fit un maigre repas chez le curé d'Acultzingo. Arrivé au village d'Ingenio, il trouva une foule nombreuse venue à sa rencontre à cheval et à pied, fit rester la cavalerie française en arrière pour arriver seul à Orizaba, où il fut accueilli avec enthousiasme, et fit son entrée à travers une haie d'infanterie française et de gardes nationaux. Il alla s'installer à l'hacienda de la Japilla, située près de la ville, au milieu des caféiers et des cannes à sucre. Il se préparait évidemment à partir. Une partie des bagages de la couronne et les effets les plus précieux de l'empereur étaient déjà à bord de la frégate autrichienne le Dandolo, mouillée dans le port de Vera-Cruz. Cependant le parti con-